nombre de prisonniers; le cardinal Julien périt dans le combat ou dans la fuite.

La guerre que nous venons de raconter, et qui se termina par la défaite de Warna, ne fit qu'assurer aux Turcs la possession des provinces qu'ils avaient envahies en Europe. Byzance, qu'on avait voulu sauver, resta exposée à toutes les menaces des barbares.

CHAPITRE XXXVIII

SIÈGE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II — LA VILLE IMPÉRIALE TOMBE AU POUVOIR DES TURCS (1453)

Amurath, pour combattre les chrétiens, avait quitté sa retraite, et quand il en fut sorti il n'y rentra plus, il passa le reste de ses jours au milieu des camps; ses armées portèrent plusieurs fois les ravages de la guerre sur les frontières de la Hongrie; lorsqu'il mourut, il s'occupait du siège de Constantinople. Mahomet II, qui lui succéda, n'eut qu'une seule pensée, celle de traverser le Bosphore et de renverser ce qui restait de l'empire grec. Déjà les Turcs avaient bâti une forteresse sur la rive gauche du canal, à trois lieues au-dessus de Byzance; dans les premiers jours du règne de Mahomet II, une autre forteresse turque s'éleva sur la rive gauche, et devint comme la menace et le signal d'une dernière et terrible guerre. Constantin Paléologue et Mahomet, montés presque en même temps, l'un sur le trône d'Otman, l'autre sur celui des Césars, n'offraient pas moins de différence dans leur caractère que dans leur destinée : le premier avait toutes les vertus qui peuvent honorer une grande infortune et mêler quelque gloire à la chute d'un empire; le second avait les passions les plus ardentes des conquérants, et surtout celles qui abusent de la victoire et font le désespoir des vaincus. Tandis que Mahomet rassemblait toutes ses forces pour attaquer la capitale de la Grèce, Constantin

implorait les secours de la chrétienté; les circulaires du pape annoncèrent les dangers de Byzance à tous les fidèles de l'Occident; mais les exhortations apostoliques ne purent réveiller l'enthousiasme des croisades; en France, en Angleterre, en Allemagne et même en Italie, on regarda les dangers de l'empire comme imaginaires ou sa chute comme inévitable; les princes de la Morée et de l'Archipel, ceux de la Hongrie et de la Bulgarie, retenus les uns par la crainte, les autres par la jalousie, refusèrent de prendre part à une guerre qui allait décider de leur sort. Comme Gênes et Venise avaient des comptoirs et des établissements de commerce à Constantinople, deux mille guerriers génois, cinq à six cents Vénitiens furent envoyés pour défendre la ville impériale; le souverain pontife envoya trois cents soldats romains commandés par le cardinal Isidore. Voilà tous les secours que la Grèce reçut alors de l'Occident.

Cette indifférence de la chrétienté ne fut pas, dans cette circonstance, le plus grand malheur de la noble cité. La plupart de ses citoyens restèrent eux-mêmes indifférents à ses périls; leur fanatisme insensé ne pouvait souffrir qu'on eût invoqué le secours des Latins; au lieu d'écouter la voix de Constantin qui les appelait à la défense de la patrie, ils se laissaient entraîner aux prédications du moine Génadius et des ennemis de l'Église latine, qui répétaient sans cesse que tout était perdu; les plus fanatiques allaient jnsqu'à dire qu'ils aimaient mieux voir dans Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pontife de Rome. Un aveugle fatalisme, qui s'était emparé de la multitude passionnée, lui faisait croire que Dieu avait condamné Byzance, et qu'il y avait de l'impiété à vouloir désarmer la colère céleste. L'égoïsme, cette lèpre des nations à leur déclin, portait les riches à enfouir leurs trésors; et pour fortifier la ville impériale, il fallut dépouiller les églises. Enfin ce vieil empire, qui s'appelait encore l'empire romain, à la veille de perdre ses lois, ses croyances et jusqu'à son nom, ne trouva dans sa capitale menacée que quatre mille neuf cent soixante-dix défenseurs.

Tandis que les Grecs oubliaient ainsi les dangers de l'empire, l'enthousiasme de la victoire avait redoublé chez leurs ennemis. On vit alors se renouveler l'ardeur et le fanatisme belliqueux des compagnons d'Omar et des premiers champions de l'islamisme.

De toutes les régions qui s'étendent depuis l'Euphrate et le Tigre jusqu'aux rives de l'Èbre et du Danube, on vit accourir des guerriers musulmans, attirés par l'espoir de conquérir la ville des Césars et de

Mahomet II, d'après un dessin de Gentile Bellini.

s'enrichir des dépouilles de la Grèce. Mahomet II partit d'Andrinople, à la tête de son armée, vers les premiers jours de mars 1453. Dans la première semaine d'avril, le pavillon du sultan fut planté devant la porte Saint-Romain, aujourd'hui la porte du Canon. Les assiégés et les assiégeants déployèrent dans ce siège mémorable tout ce que l'art de la guerre avait inventé ou perfectionné chez les anciens et chez les modernes. Dans l'attaque et dans la défense on voyait figurer ensemble la poudre, nouvellement inventée en Europe, et le feu grégeois, vieille invention de l'Orient; l'arc de corne ou d'ivoire lançait des javelots; les balistes, des poutres et des pierres; les béliers ébranlaient les murailles, tandis que l'artillerie vomissait au loin des balles de plomb et des boulets de granit ou de fer.

L'histoire du temps ne parle qu'avec surprise d'un canon dont le calibre avait douze palmes, et qui lançait à près d'un mille une masse de pierre de six cents quintaux. Les tentes des Turcs s'étendaient depuis la pointe du port jusqu'aux rives de Propontide, et couvraient un espace de plusieurs lieues. Chaque jour, dit l'histoire ottomane, cette multitude de combattants se précipitait contre les remparts et les tours de la ville comme les flots d'une mer débordée.

Les Grecs, qui avaient pris les armes, réunis aux Vénitiens et aux Génois, formaient à peine une garnison de neuf à dix mille hommes. Cette généreuse milice veillait jour et nuit dans les tours et sur les remparts, et sans cesse elle avait à repousser les assauts, à réparer les brèches, à défendre les approches des fossés. Elle se montrait partout en même temps, et suffisait à tout, animée par la présence de ses chefs, et surtout par l'exemple de Constantin.

Les assiégés, jusqu'au milieu du siège, conservèrent un avantage; la ville était inaccessible vers la Propontide et du côté du port. Le havre, à l'entrée duquel on avait tendu une chaîne, restait fermé aux navires musulmans, et ne s'ouvrait que pour les vaisseaux chrétiens, qui apportèrent plusieurs fois des munitions et des secours. Mahomet résolut de faire transporter sa flotte des eaux du Bosphore dans celles du port. Les musulmans, dit l'histoire ottomane, tirèrent de la mer sur le sol leurs vaisseaux, *aussi grands que des montagnes;* après les avoir frottés de graisse et pavoisés, ils les firent *glisser sur la terre dans les descentes et les montées, et les lancèrent sur les flots qui baignent les murs de la cité.* Cette flotte, partie de la vallée de Dolmah-Bachi, passa derrière Galata et vint descendre sur le point de la côte où est maintenant l'arsenal. Cette entreprise hardie jeta la consternation parmi les